

## *Hold You Tight* de Stanley Kwan

Philippe Gajan

---

Numéro 95, hiver 1998–1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/24335ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

Gajan, P. (1998). Compte rendu de [*Hold You Tight* de Stanley Kwan]. *24 images*, (95), 55–56.

# Ce printemps dans mon village natal de Lee Kwangmo

La Corée du Sud était l'hôte, cette année, du Festival des films du monde. Heureuse initiative, mais, comme tout ce qui est programmé dans cette manifestation frustre tôt ou tard, on ne reverra pas de sitôt un film sud-coréen à Montréal. Malheureusement! Car les œuvres présentées étaient généralement de haut calibre et confirmaient encore une fois le renouveau du cinéma asiatique. Le premier film de Lee Kwangmo, *Ce printemps dans mon village natal*, en était la preuve évidente.

Ce beau film, à la maîtrise manifeste, se déroule durant la guerre de Corée, un sujet qui revient souvent dans les films sud-coréens. L'Histoire est vue à travers la lorgnette du train-train quotidien d'un petit village dont l'apparente pérennité est troublée par les ondes de choc de la guerre. L'agitation de la guerre (les bombardements, les négociations de paix, l'armistice, indiqués par des cartons) se concrétise par la présence de quelques soldats américains, qui suscitent curiosité et mépris, particulièrement auprès de deux garçons que l'amitié lie malgré leur différence de classes. Chang Hee profite de la situation financière de son père qui travaille à la base américaine, tandis que son copain Sung Min vit dans la pauvreté, car son père est parti sans laisser d'adresse. Leur vie prend un



tournant décisif quand Sung découvre que sa mère couche avec des G.I., «vendue» par le père de Chang. La réaction de Sung sera violente, avant qu'il disparaisse, comme son père, dans la nature.

Divisé en chapitres — dont certains ne sont qu'un long plan-séquence —, que ponctue l'évolution de la guerre entre 1952 et 1954, *Ce printemps dans mon village natal* est filmé uniquement en plans généraux et en plans d'ensemble. La conséquence de ce filmage: moins une distanciation qu'une dialectique du grand et du petit qui s'établit entre la fixité des séquences et les événements quotidiens qui, à la manière d'un *punctum*, zèbrent la tranquille stabilité des tableaux. Chaque chapitre, bloc solide, insécable extérieurement, est ainsi troué de petits faits et gestes que la guerre — qui semble si lointaine — contamine en apportant son lot d'injustice et de souffrance, fragilisant ainsi un édifice social que le temps, les saisons, les traditions avaient édifié et qui semblait fait pour durer une éternité, une éternité suggérée par la lenteur et l'immobilité des scènes, et la quasi-absence de dialogues. Sans jamais être systématique ni maniériste, Lee Kwangmo affirme un sens étonnant de la scénographie, dans une mise en scène qui secrète, certes,

une certaine obscurité, mais qui, tout au respect des «choses de la vie», sait préserver une grande pudeur et faire éclore une émotion latente, cachée quelque part dans le plan. — **ANDRÉ ROY**

## Hold You Tight de Stanley Kwan

Le dernier film de Stanley Kwan (*Rouge, Actress*) traite de la confusion des sentiments amoureux. Jusque-là, rien de bien original. Mais lorsque cette confusion semble agir comme un virus sur l'ensemble du film, se répandre à l'instar d'une épidémie, il en est tout autrement. Car c'est dans la quête d'identité, une quête douloureuse, que le film prend tout son sens. Il n'est pas évident de risquer une interprétation politique, mais *Hold You Tight* a tout de même

été produit l'année de la rétrocession de Hong-Kong à la Chine. Dès lors, il n'est pas surprenant de reconnaître des affinités très nettes entre ce dernier et le *Happy Together* de Wong Kar-wai. Ils partagent entre autres le même désespoir urbain, à la nuance près que dans le film de Kwan, ce désespoir se signale au départ par l'abrutissement total des personnages dans le travail et que ceux-ci n'ont rien de bien particulier. Il faudra, dès les premières minutes, le décès d'une jeune

femme dans un accident d'avion pour que son mari se remette en question, ou plutôt en questions: d'abord l'appartement devenu trop grand, son travail trop vide de sens, sa relation avec la morte, et enfin son identité sexuelle. Peu à peu à l'aide d'une construction relativement complexe, elle-même soumise à la confusion des sentiments, le film opère toute une série de dévoilements. Le mariage trop parfait se lézarde lorsqu'on apprend que la jeune femme entretenait une

relation adultère. L'amant lui-même resurgit et commence une étrange traque. Il se transforme en quelque sorte en un voyeur dont la cible serait le mari. Tout se passe comme si s'enclenchait dès lors une série de substitutions dont l'enjeu final serait la révélation de l'homosexualité latente de l'un au moins des protagonistes. Mais, et encore une fois le parallèle avec *Happy Together*

s'impose, *Hold You Tight* ne revendique pas réellement un statut de film gai. Son sujet semble avant tout l'exploration des zones troubles de l'être humain, particulièrement de ses désirs et de son rapport au corps de l'autre. *Hold You Tight* est un film charnel, habité par l'envie de reconquérir une forme d'humanité qui passerait par une initiation d'ordre sexuel et dont le résultat

serait un rétablissement de la notion d'identité. Ajoutons à cela le fait que le film se déroule entre Hong-Kong et Taiwan, autre espace en proie à une crise identitaire, et on comprendra que *Hold You Tight* joue sur plusieurs niveaux... et qu'il vaut donc mieux le regarder en abandonnant toute certitude avant qu'il ne se charge de le faire pour nous. — **PHILIPPE GAJAN**

## Le fils adoptif de Aktan Abdykalykov

L'expérience de se retrouver, en plein cœur d'un festival comme le FFM, devant cette matière dense qu'est *Le fils adoptif* est assez saisissante. Rarement de nos jours a-t-on l'occasion de sentir au cinéma un contact aussi étroit et presque tactile avec la terre, l'eau et les corps. De voir des images non pas jolies, mais justes, dénuées de toute afféterie. Voilà le réel qui nous arrive ici sans crier gare.

Dans ce premier long métrage d'Aktan Abdykalykov, le rapport au réel s'inscrit d'abord dans un désir de porter à l'écran une tradition, accompagné d'un souci d'authenticité presque anthropologique. Nul doute qu'il y a dans ce film d'une beauté rocailleuse un côté dépayasant; *Le fils adoptif* est comme une fenêtre ouverte sur un monde peu connu, celui de la Kirghizie (ou, comme on dit plus souvent, le Kirghizistan), ex-république de l'URSS dont on ignore à peu près tout de la cinématographie.

Au début du film, cinq vieilles femmes à genoux sur un tapis natté prennent tour à tour dans leurs bras un bébé. Elles lui donnent un nom: Beshkempir. Cette introduction, d'un filmage dépouillé où tout n'est que gestes, mots et silences, renseigne en fait sur une coutume qui veut que le dernier enfant d'une famille nombreuse soit donné à un couple sans enfants. Abdykalykov s'attarde ensuite à la vie de cet enfant, à ses tourments. Beshkempir voit sa vie bouleversée en apprenant qu'il a été adopté. À l'âge



où il s'intéresse de plus en plus aux filles, ses amis le traitent de bâtard. Il est victime d'une injustice commandée par la tradition. Si l'introduction est tournée frontalement, comme un tableau, le reste, en noir et blanc, se veut d'un traitement de style plus documentaire, à mi-chemin entre le cinéma direct et le néoréalisme, où l'environnement et les gens ne font qu'un, en un lien presque organique.

D'une grande sobriété de traitement, *Le fils adoptif*, primé au plus récent Festival de Locarno, a la simplicité d'un film pour enfants. Mais le cinéaste, malgré son regard attendri, évite de masquer la part de trivialité qu'implique un rapport étroit au réel. D'où l'insistance sur la saleté (les enfants jouent dans la boue), et aussi sur le malin

plaisir qu'ont les enfants à se déculotter entre eux. On pourrait dire que ce sens du réel sans concession s'exprime aussi dans le travail sur le temps: un tempo lent, qui vous installe dans la langueur de la vie de tous les jours. — **MARCO DE BLOIS**